

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 292-295

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Le chroniqueur ne songe nullement à parodier quelque grand personnage, quand il affirme, sans une ombre d'orgueil : « L'Etna, c'est moi ! » puisque, comme les volutes de ce fameux volcan, ses écrits sont destinés à disparaître en fumée.

Pour relater les événements par rang d'importance, citons tout d'abord les noms de ceux que la Mère Patrie a honorés de sa confiance. Au poste de sapeur-pompier se sont hissés Cretton Bernard et Bianchi Bernard : le premier, nonobstant son allure médiévale sous un casque doré et contrairement à sa fonction, a déjà attisé force flammes ; le second, plus sérieux et plus profond, s'est offert pour débarrasser les sous-sols des récentes crues (et des anciens crus). Quant à Jean-Marie Clo-suit, notre acteur émérite, il se console avec son dernier rôle : un petit Cyrano sérénadant sous le confortable balcon de Roxane.

La jeunesse, d'ailleurs, n'est-elle pas naturellement musicale, comme l'insinue gracieusement le groupement du même nom ? S'il vous restait des doutes là-dessus, les applaudissements frénétiques d'une salle déchaînée vous les aurait pulvérisés : c'était notre manière de remercier Nell Rankin, mezzo-soprano de la Scala et premier prix du Concours International de Genève, d'avoir bien voulu, entre deux engagements, chanter pour des collégiens. Accompagnée au piano par Maroussia Le Marc Hadour, Nell Rankin n'eut aucune peine à conquérir son monde par la richesse étonnante de sa voix, la variété de son programme et la grâce de sa simplicité. M. le Chne Cornut s'en revint en fredonnant, bien sûr : *Ave Maria*, tandis que M. le Chne Berclaz susurrail le negro-spiritual *Oh, what a beautiful city!* entre deux chewing-gum. Merci aux « Jeunesses Musicales » et au consulat général des Etats-Unis, qui nous ont valu ces grandes joies.

« De la musique avant toute chose » : le soir du premier juin, la fanfare ouvrait triomphalement les traditionnelles promenades du mois. Après une répétition au ralenti, pendant la procession de la Fête-Dieu, elle essaya cette fois un pas redoublé, et s'en revint sans trompettes, mais non sans tambour. Puis, quand on entendit du côté de la salle de répétition quelques mesures claironnantes qui rappelaient la Marseillaise, quand on aperçut, sous l'affichoir des congés, de grands panneaux publicitaires — à rendre jaloux l'A.S.C.A. d'en face — sur les avantages et risques touristiques de la région de Chamonix, alors personne n'eut plus de doute ; ça sentait la grande promenade. Pour ce beau jour, M. Grandjean inaugurerait de superbes lunettes, sans doute en vue de déchiffrer les horaires, tandis qu'un de ses confrères nous démontrait ses talents encore inconnus de coureur à pied, non sans

traverses (de voie ferrée). Le succès que tous deux obtinrent n'eut d'égal que celui de la mer de glace et d'un certain ascenseur qui tant divertit Maret que son oncle s'en effara. Tandis que chaque classe gagnait son hôtel pour le déjeuner, la fanfare, plus vaillante que jamais, nous offrit un concert apéritif, puis se rendit *in corpore* au Monument aux Morts, où M. Terraz prononça quelques paroles émues, qui furent chaleureusement applaudies. L'après-midi, le collège se scinda en trois groupes, dans les directions de Bellevue, Brévent et Assy. Le style moderne de la célèbre église d'Assy fit les délices de M. le Chne Cornut. A la douane du retour, on remarqua que l'air tonifiant de la France avait singulièrement développé les poitrines rhétoriciennes, mais on fouilla seulement Gillioz (André) qui n'avait à déclarer que quelques surplus adipeux « made in Switzerland ». Cependant Barras, voulant prouver combien il était modéré dans ses excès, chassait obstinément la mouche du coche : la mouche était un moustique, et M. le Chne Gogniat, le coche.

Quelques jours après cette mémorable randonnée, au cours de laquelle on sema, quelque part dans les gorges, Perret et Lugon, Arletta fut prié par l'un de ses professeurs d'aller poursuivre ses lectures sous un soleil moins satanique. Mais le climat était créé : une veine poétique, qui depuis longtemps bouillonnait sous l'épiderme de Wiswald, naquit au berceau des muses latines, c'est-à-dire, pendant un cours de langue ancienne. Vous apprécierez vous-mêmes, chers lecteurs, l'envoûtement subtil d'un de ses vers décasyllabiques, cueillis au hasard de ses poèmes :

« *T'en souviens-tu, marin des grandes gouilles,
Quand tu partais... etc. etc.* »

La culture physique ne perdait pas ses droits pour autant. Sous l'énergique impulsion de leur directeur, les sports prennent au collège un développement que d'aucuns qualifient d'inquiétant. Dans le domaine du « footing » par exemple, nous nous en voudrions de ne pas signaler les exploits quotidiens de nombre d'étudiants dans les escaliers du collège. Quand le professeur et l'élève vont dans le même sens et à égale allure, tout se passe bien (n'est-ce pas, Humair ?) mais ce n'est pas toujours le cas : on trouve même des élèves qui sortent de classe en même temps, ou peu avant, que le professeur y entre... Que dire, alors, de la Grande Allée ? Vous vous rappelez sans doute comment le jeune *Petit-Tas*, mis en appétit par de violents exercices, planta ses crocs dans le jambon Delacuisine ! La victime, lorsque le tissu conjonctif eut réparé des dents le réparable outrage, prit une fière revanche : dans une puissante démonstration à l'adresse de ses condisciples émerveillés, il joua du bâton à rendre jaloux la légendaire fêrule du professeur de géographie.

Aucun de ces futurs olympistes pourtant ne fut choisi par l'Agaonia pour représenter le collège aux championnats

universitaires de Fribourg. La société délégua ses trois plus beaux athlètes : de Quay, Georges, et Casciotti. Inutile de vous dire que la planche du saut en longueur était trop étroite, et trop lourde la température pour les 1500 mètres, sans compter que la piste des 100 mètres leur était trop peu connue. Ils en re-inrent néanmoins tous trois avec une glorieuse troisième place. René Georges ramenait encore un bon coup de soleil, Casciotti une petite chanson et de Quay, une connaissance plus approfondie de la place de la Grenette.

A des voies plus profondes fut aussi appelé Gianadda, dont le penchant pour les travaux sur verre s'éveilla lors de la grande promenade. Après n'avoir pas hésité à verser son sang sur territoire étranger, le voilà qui vient de se précipiter au fond des catacombes, par la fenêtre du Martolet. Aussi l'a-t-on décoré de nombreuses croix... de sparadrap, qui lui donnent l'air d'un héros jailli tout droit des livres de Dubout.

D'autres réjouissances coutumières vinrent égayer ce troisième trimestre pour en tromper la longueur : notre corps de musique s'en fut au lac, noyer, disent les mauvaises langues, tous les canards. Ça leur a pris une bonne après-midi. Le chœur-mixte se fit entendre à Vollèges, et tout au long du retour de sa traditionnelle promenade. Il me semble entendre M. le Chne Closuit, dans la voix de S. Nicolas, chanter sur le pas de porte de la salle : « Entrez, entrez, petits enfants : y a d'la place assu-u-u-rément ! »

Paulo majora canamus : le 21 juin, tout le collège célébrait la fête de Monseigneur. A la messe du matin, M. le Chne Brunner, curé de Sion, nous traça la voie des véritables étudiants et des vrais hommes.

La « partie profane » commença par un embryon de fanfare qui vagissait de bonheur ; puis M. Studer, d'une voix sépulcrale, prononça un compliment plein de grave sagesse, auquel Monseigneur répondit avec sa bonté et son congé habituels. Le chœur continua de chanter *Sagesse*, et tout se termina par les flonflons vengeurs cette fois tous déchaînés.

Ce fut une des agréables détentes au milieu de l'effervescence orageuse de la saison scolaire, et, comme qui dirait un coin de ciel bleu entre les tempêtes de l'oral et de l'écrit. Car, au milieu de toutes ces promenades et fêtes, il fallait loger la Maturité. Et, quand on voyait des élèves en uniforme, on ne faisait pas long avant de reconnaître à leur mine s'il s'agissait d'épreuves ou de loisirs. Ces Messieurs de Physique ont aujourd'hui leur sort fixé, tandis que ceux de 3^e Commerciale, ayant déjà franchi les deux barrages, ont gagné les hauteurs de Verbier pour clôturer plantureusement leur diplôme.

Chacun sait que l'esprit du monde parvient à s'infiltrer dans les milieux les plus rebelles. C'est ainsi que la formule américaine du « digest » s'est annexé un nouveau domaine : l'abbaye de Saint-Maurice. Arrive-t-il en effet, coup sur coup, des fêtes

de professeurs : qu'à cela ne tienne, on les condense en un jour. Nous ne pouvons que suivre un tel exemple en vous annonçant à la queue-leu-leu les fêtes de MM. les Chnes Broquet, Lickès, Closuit, Deschenaux et Brouchoud, puis de M. le Prieur, MM. Saudan, Thürler, Müller, Richoz et Jacomet.

Reste à signaler un dernier méfait de l'esprit du siècle. Si vous aviez passé par ici pendant ces semaines, vous n'auriez pas peu été surpris d'entendre parler « sunlights » et « travellings » et de voir effectivement dans le cloître et les corridors de la Maison de grands réflecteurs au bout de longs fils, avec des opérateurs et des acteurs. Saint-Maurice-Hollywood, voilà une alliance étonnante, mais réelle : les figurants du film (chanoines ou élèves), dont on tourne ici les extérieurs, pourront vous dire comment on fait du cinéma. La Schola chanta pour la pellicule un *alleluia* de belle venue, mais, par bonheur, on n'entendra pas le coup de pied du directeur, ni ses oraisons jaculatoires : la partie sonore se fait à Paris.

Silence ! on tourne (la page).

HERVIGE